

# LE SECRET D'UNE TOMBE

## DEUXIÈME PARTIE

### LA MARCHANDE A LA TOILETTE

Il ne rentra à Paris que le lendemain un peu avant midi. Mais ayant été prévenu, le sculpteur sur bois n'avait pas été inquiet.

Vers deux heures de l'après midi, après avoir déjeuné avec son père, Paul se rendit à son atelier.

Albert Picot, un des jeunes artistes avec lesquels Paul s'était rencontré au café du "Rat mort" quelques jours auparavant, était venu dans la matinée pour le voir et lui avait laissé une lettre, écrite dans la loge des concierges.

Albert écrivait :

" Mon cher Paul,

" Ne vous trouvant pas, je vous laisse ces quelques lignes

" Comme je vous l'avais promis, je suis allé hier à Bougival, accompagné de notre camarade Philippe Vincenot. Nous espérons bien voir quelques-unes des dames qui fréquentent ces parages et savoir par elles le nom et l'adresse de votre mystérieuse inconnue. Mais quelle déception ! Nous avons trouvé fermé le bal des Canotiers. Le dernier bal de la saison avait eu lieu le dimanche précédent. Plus de canotiers à Bougival et, naturellement, plus de canotières.

Nous avons très bien dîné à votre restaurant Prestrot Souvent, afin de de nous consoler de revenir bridouille.

" Mais je ne suis pas découragé ; je vais y mettre au contraire de l'acharnement. Je connais assez ces Gigolettes que l'on voit à la Reine-Blanche et à l'Elysée Montmartre, pour que quelques-unes parmi elles ne soient pas des habituées du fameux bal de Bougival.

" Comptez sur moi, mon cher Paul ; n'importe à quel prix je saurai qui est la dame aux cinq cents francs et au chapeau grenat."

Sa lecture achevée, Paul laissa échapper un long soupir. Puis un sourire doux et triste effleura ses lèvres.

— Puisqu'il faut attendre, murmura-t-il, j'attendrai.

Un instant il s'absorba dans de sombres pensées, mais un instant seulement, car le souvenir de Georgette le ramena à des idées plus riantes.

Le jeune artiste continua ses visites à Montlhéry. Sachant que c'était surtout le jeudi et le dimanche que la jeune fille sortait avec les deux enfants, il partait le mercredi dans l'après midi et rentrait le jeudi soir ; et le samedi soir pour ne revenir le plus souvent que le lundi matin.

Par exemple, il ne perdait pas son temps, il travaillait ; dans la matinée et l'après midi il prenait des vues, croquait de jolis coins de paysages qui enrichissaient ses albums.

Son père voyait tout cela et le complimentait. Le bon sculpteur sur bois croyait voir des paysages pris de tous les côtés dans les environs de Paris, car Paul s'était bien gardé de lui dire qu'il n'allait jamais ailleurs qu'à Montlhéry.

L'artiste n'avait plus à se faire illusion, à chercher à se tromper sur la nature de ses sentiments ; il aimait Georgette. Ah ! il le sentait bien aux battements de son cœur, au bonheur qu'il éprouvait en la revoyant.

Et la jeune fille, de son côté, ne dissimulait plus le plaisir que lui causait la présence de Paul.

Mais ils étaient l'un et l'autre très réservés et apportaient dans leurs entrevues la plus grande prudence. Le jeune homme avait un profond respect pour Georgette et prenait un soin extrême à écarter les soupçons qui auraient été une cause d'ennuis pour la pauvre enfant.

L'aubergiste ne s'apercevait de rien. Lui et la servante maîtresse avaient de la considération pour l'artiste, qui faisait au "Faisan doré" d'assez fortes dépenses.

Un soir, revenant de la campagne un peu avant l'heure du dîner, Paul fut frappé de l'expression d'abattement que présentait la physionomie de Georgette ; il remarqua que ses yeux étaient rougis par les larmes.

— Vous avez pleuré, dit-il.

— Ah ! cette fille est bien méchante !

— Que vous a-t-elle fait ? Dites-le-moi.

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

Elle craignait qu'on ne les observât et elle s'éloigna pour se livrer à ses occupations habituelles.

Quand elle servit le dîner, Paul toucha à peine aux plats ; il attachait sur elle des regards anxieux. Il la savait malheureuse, mais ne l'avait pas encore vue aussi attristée. Que s'était-il donc passé dans la journée ? Ne pouvant le savoir, il était à la torture.

Il monta de bonne heure dans sa chambre, mais ne se coucha pas. Il savait que la jeune fille devait passer devant, il l'attendit. Vers dix heures, entendant les pas de Georgette, il ouvrit doucement la porte et arrêta la jeune fille au passage.

— Mademoiselle Georgette, lui dit-il avec une émotion contenue, de grâce dites-moi pourquoi vous avez pleuré. Sachez-le, je ne puis vous voir souffrir sans souffrir comme vous.

— Ne vous inquiétez pas à cause de moi, monsieur Paul, répondit elle ;

c'est peu de chose. J'ai eu, il est vrai, un moment de découragement, demain il n'y paraîtra plus.

— Mais vous ne me dites pas ce que l'on vous a fait ; je vous en prie, ne me le cachez pas.

A ce moment des pas lourds et le frolement d'une jupe se firent entendre dans l'escalier. C'était la grosse servante qui, à son tour, montait se coucher. Georgette, n'ayant plus le temps de gagner sa chambre, allait être surprise dans le corridor. Paul le comprit et attira vivement la jeune fille dans sa chambre.

Pendant quelques instants, également émus, ils restèrent immobiles, silencieux.

Sans se douter de rien, Clarisse était entrée dans sa chambre et les deux jeunes gens l'entendirent refermer sa porte.

Alors, Paul prit les mains de Georgette et, la regardant avec une expression de tendresse indicible :

— Mademoiselle Georgette, dit-il, confiez moi vos chagrins, dites-moi ce que l'on vous a fait.

— Une scène odieuse a eu lieu dans l'après midi, cette femme m'a insultée, outragée devant plusieurs personnes ; et quel langage, quels mots !... j'en rougis encore de honte.

— La misérable ! Et lui ?

— Il a bien essayé d'intervenir ; mais que pouvait-il faire ? Il a peur de cette fille !

Paul était indigné et sa colère s'épanchait en termes violents contre la lâcheté de l'un et la cruauté de l'autre. Puis il trouva dans son cœur de douces paroles pour consoler la jeune fille, pour lui persuader que toutes ces vilénies glissaient sur elle sans l'atteindre.

Elle le regardait, souriante, et peu à peu toute amertume disparaissait de son âme. Un grand apaisement se faisait en elle et elle sentait que l'affection du jeune artiste la dédommageait de toutes ses peines.

Jamais, aux yeux de Paul, elle n'avait paru aussi charmante, aussi délicieusement belle que dans ce moment où ses yeux reflétaient un sentiment que, jusqu'alors, elle s'était efforcée de comprimer.

— Mademoiselle Georgette, reprit le jeune homme d'une voix vibrante d'émotion, je n'ai pas à vous l'apprendre, vous l'aviez deviné, vous le savez, je vous aime !

— Monsieur Paul, balbutia-t-elle toute tremblante.

— Je vous aime, Georgette, je vous aime, je vous adore ! Avant ce jour où vous m'êtes apparue au bord de la rivière, toute rayonnante de jeunesse et de beauté, mon cœur ignorait les douces émotions que vous lui avez fait connaître ; c'est vous, Georgette ma bien-aimée Georgette, c'est vous qui avez fait naître en moi ce sentiment divin que l'on appelle l'amour et qui est le ravissement de l'âme !

Rougisante et plus tremblante encore que tout à l'heure, elle avait baissé les yeux.

— Oh ! Georgette, s'écria Paul, si vous saviez comme je vous aime !

— Paul, monsieur Paul, oui, je crois que vous m'aimez, répondit elle d'une voix oppressée ; mais je vous en conjure...

— Vous avez raison, Georgette, dit-il ; si grand que soit mon amour, il ne doit pas me faire oublier que je dois vous respecter.

— Paul, dit-elle avec une sorte d'anxiété, vous reviendrez ?

— Si je reviendrai ! Pouvez-vous me demander cela ! Est-ce que je pourrais, maintenant, me passer de vous voir et d'entendre votre voix ?

Elle marcha vers la porte.

— Georgette, lui dit-il tristement, est-ce ainsi que vous me quittez, sans m'avoir dit si vous m'aimez !

Elle revint vers lui.

— Paul, je vous aime, dit elle.

— Ah ! s'écria-t-il, vous êtes à moi comme je suis à vous !

Georgette sortit sans bruit de la chambre.

\* \*

M. et Mme Delmas avaient appris par leurs enfants, Henri et Germaine, que Georgette rencontrait souvent dans les champs un jeune homme qui faisait de beaux dessins et qu'ils causaient longtemps ensemble.

M. Delmas sut bientôt que ce jeune homme, un artiste bien sûr, avait loué une chambre à l'hôtel du "Faisan doré," et qu'il y prenait ses repas lorsqu'il venait à Montlhéry.

Nous savons tout l'intérêt que le ménage Delmas portait à Georgette ; ils crurent voir dans le jeune artiste un de ces séducteurs comme il y en a tant, et s'inquiétèrent. Mme Delmas interrogea adroitement la jeune fille, qui n'avait pas à cacher que le jeune artiste s'appelait Paul Lebrum et qu'il habitait avec son père, un sculpteur sur bois, établi rue Saint Maur, à Paris.

— C'est bien, dit à sa femme le secrétaire de la mairie, je saurai bientôt ce qu'est au juste ce jeune homme.

Et quand il eut les renseignements qu'il désirait et qui étaient tou